

**EXTRAIT 1 : les 15 premières PAGES Parues dans la revue PROVENCE-DAUPHINÉ
n° 61**

REGARDEZ ... LA LUNE

Et si la vie n'était qu'un rêve !

« ...seul peut raconter ta vie, l'expliquer, la commenter, mon seigneur Don Quichotte, quiconque est frappé de ta propre folie : le refus de la mort... Et si la vie est un rêve , laisse-moi la rêver inachevable ! »

Miguel de Unamuno, La vie de Don Quichotte et Sancho, 1905

Je vais vous raconter une histoire qui m'est arrivée, en octobre 2018, histoire que vous aurez du mal à croire, je le sais ; moi-même, je ne pourrais y croire si vous me la racontiez. Je penserais avoir rêvé si je n'avais des preuves. Une photo, mais une photo ça se retouche, elle pourrait être le résultat d'une vilaine blague. Deux preuves irréfutables, je les garde au fond d'un tiroir ; je n'ai pas rêvé, je n'ai pas perdu la raison.

Pourquoi ne vous l'ai-je pas racontée avant ? Je ne pouvais pas. Il fallait, comme lorsqu'il vous arrive quelque chose d'important, qui plus est, incroyable, ne pas réagir tout de suite. Alors, pour raison garder, attendre.

Pourquoi je choisis de parler aujourd'hui ? Mais je ne choisis pas, je ne peux me taire avec ce que nous vivons, ce que l'Europe vit, ce que le monde entier est en train de subir !

PARTIE I

RENCONTRE

Un été torride m'avait obligée à fuir dans ma petite maison sur le plateau de l'Aubrac, à me terrer au frais, chez moi, je ne pouvais sortir que le matin très tôt, et encore.

Enfin l'automne, les vacances scolaires d'octobre me permirent de rejoindre cette maison familiale, je me promenais à l'heure qui me convenait, chaque jour différente. Après avoir passé des heures à écrire, mon corps se rappelait à moi, réclamait une marche salutaire. Mon esprit faisait le vide ou continuait à mettre en scène mes personnages du moment ; les paysages, les scènes de la vie champêtre me replongeaient dans la réalité qui nourrissait ma fiction ou la fiction envahissait la réalité.

Un seul moment où j'arrivais à faire le vide, le soir, dans l'écoute de la vie secrète des habitants nocturnes des forêts, dans la contemplation des étoiles, ciel magnifique loin des lumières polluantes de la ville.

Il commençait à faire très froid, je sortis gants chauds et bonnet de laine, je n'avais vu le temps passer !

Jour 1

Ce jour-là, ma marche rapide entraînait avec moi mes personnages que je n'arrivais pas à distancer. Dans ce brouhaha intérieur, je n'entendis pas tout de suite cette petite voix qui m'implorait. « Attendez-moi, Seigneur, attendez-moi ! »

Je me retournai, vis un petit être frêle, habillé comme pour un bal masqué, cramoisi, haletant, il n'avait rien à voir avec mes personnages du moment qui me hantaient. Cela devait faire longtemps qu'il me poursuivait !

— Une bien folle marche, Seigneur, vous ne m'entendiez pas ?

Cet adolescent androgyne, habillé comme un roi, longue veste brodée, évasée, laissant voir bas de soie et jabot blancs qui rayonnaient dans la pénombre de ce sous-bois dans lequel je venais d'entrer, s'affaissa à mes pieds, essayant de reprendre son souffle.

Personnage du passé inattendu, aux reproches étonnants pour une auteure souvent coupée du monde, sourde aux préoccupations matérielles dans sa folie créatrice, et qui me prenait pour un homme, en m'appelant Seigneur ! En un éclair, je pensai au Grand Meaulnes perdu dans la forêt à la recherche d'un passé inaccessible ! Était-ce cette apparition, intrus parmi mes personnages, étaient-ce ses paroles surprenantes, ou l'évocation saugrenue du Grand-Meaulnes ; je ne pus retenir un fou-rire.

Il était là, pantelant, étonné de ma réaction, il releva la tête, livide, son regard clair perdu, s'accrocha au mien. J'eus honte de ma réaction, lui tendis la main qu'il ne prit pas. Il articula difficilement, avec un triste sourire.

— Vous êtes le premier homme que je rencontre.

— Première femme.

Il ne réagit pas, me scruta d'un air étonné quand je lui dis que même avec un bonnet et des pantalons, j'étais une femme, je m'appelais Estelle.

— Je suis parti, il y a longtemps, c'est pour cela que je suis fatigué.

Il se mit à marcher, se tordant les pieds chaussés de ballerines de cuir noir, accrochant ses bas aux mauvaises herbes sans y prêter attention. Il remarqua mon regard. Il ne fallait pas que je m'inquiète, ils avaient fait de savants calculs avant son départ, on l'avait assuré qu'il arriverait pour étudier la révolution, il devait y avoir des erreurs. Les erreurs de calcul étaient fréquentes, mais rattrapables.

Mon téléphone sonna, je ne pus prendre la communication, un signal trop faible à cet endroit.

— Vous aussi vous faites des calculs ?

Et sans attendre de réponse, il me demanda si j'avais des habits comme les miens à lui donner, il en avait assez qu'on le remarquât partout.

— Tu m'as dit que j'étais ta première rencontre ?

Il s'impatienta, je ne comprenais rien. J'étais bien sa première rencontre, les autres, il n'avait fait que les voir ! Il me raconterait. Il avait plein de questions. Il était venu pour cela.

— Tu es venu pourquoi ? Tu viens d'où ?

Il s'arrêta, me regarda ; il était très fatigué, il fallait qu'on le régénère. J'allais devoir le porter et l'allonger dans un endroit calme où les ondes passaient bien, car ici rien ne passait, il s'épuisait. J'étais loin de chez moi, je ne savais si j'aurais la force de le porter sur une si longue distance. Il me sourit, s'assit, ferma les yeux. Je le soulevai, étonnée, aucun contact, aucun poids, il flottait au-dessus de mes deux bras.

J'arrivai chez moi à la nuit tombante. Mi-octobre, il fait nuit tôt. Je le déposai sur le fauteuil du salon pour le surveiller. Il était pale, très pale, inerte. Que de questions pendant ce long chemin avec mon lourd fardeau ! Pas en poids, mais en questions ! Non, le poids ne venait pas des questions que je refusais de me poser, mais de l'angoisse créée par une situation inhabituelle, inexpliquée. Inutile de se poser des questions quand on n'a pas de réponses possibles ; si la réponse n'est pas là, on n'a même pas l'idée de la question. J'avais devant moi, un être, sans corps dont les habits, le langage, montraient qu'il arrivait d'une autre époque, il avait parlé de la Révolution ; il se régénérait par des ondes, envoyé par... étais-je en plein délire ? Contrairement à toute attente, j'étais rassurée par sa présence chez moi. Il existait, il se reposait sur le fauteuil.

Il mit trois heures pour reprendre des couleurs. J'étais rassurée sur sa santé, les ondes passaient. Je reprenais ses termes sans les comprendre, devant moi un être immatériel dont la santé me préoccupait. J'étais en pleine fiction. Si j'étais habituée à ne pas savoir où j'allais dans mes écrits, menée par mes personnages, là, j'étais en terre inconnue. Je n'avais jamais aimé lire de la science fiction, voilà que je la vivais...

Il ouvrit les yeux.

— On est chez vous ? Les ondes passent. Heureusement.

Il avait repris de la couleur, de la vivacité dans le regard. J'avais posé à côté de lui des vêtements de mon fils, il les regarda.

— Je peux t'aider ?

Il me sourit, me demanda en quelle année il se trouvait.

2019 ! Ils avaient fait une sacrée erreur ! S'il pouvait se trouver seul dans une pièce où je pourrais étaler les vêtements, ils gagneraient du temps, n'auraient pas à faire des recherches pour les habits, et... il n'y aurait pas d'erreurs ! Ils allaient le reprogrammer pour la bonne année, et l'habiller.

Comment réagir devant une telle situation ? Bêtement, en s'accrochant à ses habitudes, à des préoccupations matérielles, j'avais faim.

— Je vais préparer le repas.

J'allais lui demander ce qu'il mangeait, mais le ridicule de ma question m'apparut à temps.

Lui qui se nourrissait d'ondes, voyageait dans le temps et l'espace, et allait être reprogrammé... Je me rassurai, je n'étais pas folle, il était bien là. Je frissonnai, mais les fous, croient en leur délire... voient des êtres, entendent des voix !

Je l'accompagnai dans la chambre d'amis, qui n'avait jamais reçu d'amis.

Jour 2

Je n'avais jamais aussi bien dormi que cette nuit là.

Je m'étais isolée pour écrire. Loin du monde et de ses agitations. Pas tout à fait cela. Loin du monde oui, si l'on entend, la foule, la vie stressante de la ville, éloignée des agitations que je n'ignorais pas mais avec lesquelles, je mettais une distance, celle des écrans. Écrans de télévision, Smartphone, tablette. Je suivais tout à distance, non immergée dans l'actualité, en spectatrice. Spectatrice des chaînes de télévision, lectrice de journaux que je recevais régulièrement, auditrice de plusieurs radios aux commentateurs avisés. Un décalage temporel qui accentuait la réflexion. Intéressant aussi de suivre l'actualité française regardée par les chaînes étrangères, mes connaissances en espagnol, en anglais, couvraient de nombreux pays. Je ne pouvais rester coupée des réalités de ce monde qui me nourrissait.

Novembre, décembre 2018, une révolution dans les rues. De la violence, contre les biens, les personnes, contre un homme qui était apparu violent dans ses réformes, violent dans ses paroles, violent pour ceux qui avaient de plus en plus de mal à finir les fins de mois, et pour certains, de plus en plus nombreux, qui n'arrivaient plus à vivre décemment !

Un homme différent de tous les présidents que la France avait connus. Un homme qui voulait faire des réformes, enfin, pour une France immobile depuis trop longtemps. Un homme jeune qui n'avait pas mesuré que le désir de réformes des français ne correspondait pas à ses premières décisions qui étaient apparues comme des dons aux plus nantis. Un homme qui n'avait pas mesuré qu'il prenait des décisions à long terme, alors que les plus fragiles attendaient une solution immédiate à une situation invivable.

Quand l'homme a faim, il attaque, comme tout animal, horde de loups que rien ne peut arrêter. Sursaut de dignité, de fierté, dans une misère profonde qui n'avait pas trouvé d'autres moyens de se faire entendre, au risque d'attirer des manifestants radicalisés, des casseurs professionnels qui s'invitent toujours lors de manifestations.

Un Président élu contre les extrêmes, par une France lassée des inégalités grandissantes, rêvant de justice, de paix, de bonheur, avait mis dans la rue ce sentiment de révolte. Ce qui

grondait depuis des décennies dans le cœur des foyers, se répandait en lave brûlante dans les villes meurtries.

Quel bonheur cette luminosité qui envahissait la pièce annonçant une belle journée ensoleillée, une longue marche en forêt en début d'après midi. Mon carnet était à côté de moi. Ce carnet me suivait partout, je prenais des notes sur ce que je voyais, sur une idée, un thème, un sentiment... Je ne me souvenais pas d'avoir griffonné quelque-chose avant de m'endormir. Il était là, ouvert. Des notes ? Non, un texte rédigé !

Cela m'arrivait de lire un passage en m'étonnant de l'avoir écrit ! Mais en travaillant un texte, plusieurs semaines voire, plusieurs mois après l'avoir écrit ! Ce texte, dans un genre qui n'était pas le mien, avec un personnage de science-fiction, était bien daté de la veille, et je n'en avais aucun souvenir !

J'entendis une porte, il apparut. J'eus un choc. Je l'avais oublié !

Il avait les habits de mon fils, sa coiffure. Il comprit mon étonnement ; il y avait une photo dans la pièce, ils s'en étaient inspirés. Les événements de la veille réapparurent, augmentant mon effroi.

Il comprit mon inquiétude ; ils me faisaient confiance, la preuve ils m'avaient envoyé un messenger.

— Pourquoi moi ?

Il ne répondit pas.

Ils n'étaient pas là en ennemis, en conquérants, ils avaient besoin de comprendre pour nous aider à sauver toute vie sur terre, l'espèce humaine, la terre ... Nous aider n'était qu'un élément de leur vaste programme. La vie sur terre, pour eux un grand mystère, était non seulement indispensable à la sauvegarde de la terre, mais à l'équilibre de l'Univers.

Il continua de parler, c'était confus, trop d'émotions depuis hier, je ne pouvais plus écouter. Ce pluriel qu'il utilisait augmentait mon malaise. Je n'en voyais qu'un, mais étais-je entourée d'êtres invisibles ? Je naviguais en plein irrationnel, submergée par cette fiction qui envahissait ma vie. Étais-je entrée dans un roman que je n'avais même pas commencé à écrire ! Pire, qui s'écrivait à mon insu !

— Tu ne m'écoutes pas !

Je sursautai. Il était passé au tutoiement, reprogrammé, il avait les us et coutumes du XXIème siècle. Il semblait triste, s'inquiéta de mon confort, avais-je pris mon petit déjeuner ?

J'avais devant moi un hologramme interactif, vivant... Vivre cette rencontre sans se poser de questions, était-ce possible ! Il m'apporta un plateau.

— Installe-toi, je vais te raconter une histoire.

Il était une fois un être pur, généreux, qui habitait une galaxie très éloignée de la Voie lactée. C'était notre père à tous. Constatant le dérèglement de certaines planètes, il nous envoya explorer diverses galaxies, à la recherche d'explications. Nous sommes plusieurs à naviguer dans la Voie Lactée, il nous restait à découvrir la Terre.

— Pourquoi cette recherche ?

— Je te l'ai déjà dit, la planète terre est indispensable à l'équilibre de l'Univers.

Il se tut, fâché de mon interruption. Il savait bien que sa réponse ne me convenait pas, que je ne comprenais pas. Je souris, dans cette situation complètement ubuesque, toute question sur le pourquoi, le comment, le but, n'avait aucun sens, puisque la situation elle-même n'avait pas de sens. Il fallait fermer les yeux, accepter l'irrationnel dans toutes ses dimensions, ou ne rien accepter. Il soupira.

— Si tu veux, je vais rencontrer quelqu'un d'autre ?

Savait-il que c'était la seule phrase qu'il fallait dire pour que j'accepte, ou n'était-ce pas volontaire ? Quand on s'acharne pour obtenir de vous quelque-chose, vous vous rétractez ; vous vous accrochez, quand on vous laisse tomber pour aller vers quelqu'un d'autre.

Il était encore plus fort. Il n'avait pas dit cette phrase sur un ton léger qui aurait pu entraîner une vive réponse « eh bien vas-y ! », que j'aurais pu regretter ensuite ; il avait prononcé cette phrase avec empathie, tristesse, comme s'il quittait à regret, un ami de longue date, très cher. Souffrance qu'il acceptait par respect de la décision de l'autre. Comme s'il lisait dans mes pensées, il ajouta :

— Tu m'as sauvé hier, je ne peux l'oublier. Tu es mon amie. Je préférerais continuer à te rencontrer.

J'eus honte de mes mauvaises pensées. Je pris la décision de ne plus poser de questions, de l'écouter. Puisqu'il était mon ami, rien de mauvais ne pouvait m'arriver. N'étais-je pas en train de vivre dans l'irrationnel ! Fallait-il encore que je puisse me débarrasser de tous mes réflexes cartésiens !

— Tu peux rester, je t'écoute.

Son visage rayonna, il s'approcha, s'assit en tailleur sur le tapis face à moi. J'avais envie de prendre cet enfant dans mes bras, mais... nous avions encore à nous apprivoiser, et puis... j'avais fait l'expérience de son immatérialité !

Son visage devint très pale, il ferma les yeux.

— Je vais retourner dans ma pièce, j'ai eu trop d'émotions, je me suis vidé, il faut qu'ils me régénèrent. Tu vois, ils avaient tout prévu, sauf ça.

Je le regardais, étonnée.

— Les émotions ! Ça épuise.

Je le regardais partir, chancelant, moi aussi j'avais besoin de me reposer, il y avait longtemps que je savais que les émotions épuisait. Non seulement je faisais des efforts pour ne pas lui poser de questions, mais j'en faisais encore de plus grands pour ne pas m'en poser devant cette folle aventure. Il y avait une solution ; le considérer comme l'un de mes personnages. Très présent, envahissant même lorsqu'il n'était pas une préoccupation première, absent lorsque je changeais de chapitre. C'était cela, il fallait que je sache tourner la page.

Jour 3

Après une longue promenade en forêt, je dormis encore très bien.

Je prenais mon petit déjeuner, en pensant à ce que j'allais faire dans la journée, quand la porte claqua dans le couloir, il apparut, heureux.

Je constatais, comme la veille, que j'oubliais son existence quand il n'était pas en ma présence. Je faillis lui poser une question, mais me souvins de ma promesse. Et, ne devinait-il pas mes pensées ?

— Bonjour.

— Ah oui, bonjour, je ne dois pas oublier.

Lui aussi faisait des efforts.

Il m'expliqua que c'était normal que j'oublie sa présence quand il n'était pas avec moi, c'était mon regard qui le faisait exister.

Il avait raison. Vous n'existez plus pour vous-même quand les autres ne vous soutiennent plus du regard. La solitude est alors insupportable, destructrice, sauf si vous existez encore dans la pensée de l'autre, autre regard qui vous maintient en vie, mais cela, il ne le savait pas encore.

Il s'assit en tailleur sur le tapis, face à moi.

— Un être pur, généreux qui habitait une galaxie très éloignée de la Voie Lactée, notre père à tous, constatant le dérèglement de certaines planètes, nous envoya explorer diverses galaxies, à la recherche d'autres formes de vie qui pourraient nous apporter des explications. Nous sommes plusieurs à naviguer dans la Voie Lactée, ils m'envoyèrent sur la terre.

Son ton avait changé, il récitait une leçon. Message à transmettre ?

— Je ne suis pas le seul. Ils savent bien qu'un avis ne suffit pas, il en faut plusieurs à recouper pour approcher une vérité qui ne sera jamais atteinte ; cela fait des siècles que nous travaillons au mystère de la vie, à l'équilibre des planètes, des galaxies.

Il ne me parlait plus, se parlait à lui-même.

— Quant à l'inquiétude procurée par le dérèglement des planètes ! Il faut que je t'explique mieux ; ce n'est pas simple d'utiliser des mots !

Il sembla sortir d'un rêve, d'une nuit profonde.

Nous étions dans la pénombre, alors que je venais de prendre mon petit déjeuner. Il se dirigea vers la fenêtre, écarta les rideaux.

— Le temps a passé vite pour que je te montre le ciel, les étoiles.

Tout cela tient ensemble dans la Voie Lactée, c'est comme un château de cartes, avec des cartes qui ne se touchent pas et tournent ensemble à grande vitesse. Et toutes les galaxies sont des châteaux de cartes, s'équilibrant les unes avec les autres, nombreuses, à l'infini... Des châteaux de cartes dépendants les uns des autres, en mouvement, parcourant des trajectoires à des vitesses insoupçonnées. Tout est réglé, rien ne doit se dérégler, sans cela, comment dites-vous, ce serait...le chaos ! Un Big Bang à l'envers !

Si la terre n'était qu'un grain de sable, elle jouait son rôle et ne devait pas en déroger. Il était là pour sauver la terre, notre galaxie, toutes les galaxies... Pas lui tout seul, eux, avec nous. Ils étaient nombreux répartis dans l'Univers, pour éviter le chaos. Il fallait comprendre qu'on pouvait agir chacun chez soi, pour tous. Préserver la vie sur terre préserverait la terre, l'Univers dans toute sa complexité.

Devant ma perplexité, il voulut résumer. Résumer l'Univers !

Il parla du Big Bang, du chaos, de la vie qui était apparue. Ils pensaient que l'expansion de l'Univers se poursuivrait indéfiniment, à condition que l'équilibre général fût préservé. Si l'espèce humaine se protégeait, en sauvant toute forme de vie, animale, végétale... Arche de Noé géante, elle protégerait la terre nourricière, mais aussi l'équilibre de la planète terre, notre galaxie, toutes les galaxies, et permettrait l'expansion de l'Univers à l'infini, au lieu d'apporter sa destruction.

Ce fut à mon tour de sortir d'un rêve. Il m'avait comme hypnotisée, transportée dans un univers qui n'était pas le mien. Accélération le jour et la nuit pour mieux me convaincre. Me convaincre de quoi ?

— Je ne suis pas une scientifique.

Il était venu me voir parce que je n'étais pas une scientifique, leurs scientifiques étaient très avancés dans la connaissance de l'Univers. La connaissance technique ne permettait pas de régler les problèmes, elle les décrivait, en faisait prendre conscience, trouvait les causes, envisageait les conséquences — C'était pour cela qu'il venait de m'en parler, pour situer le problème — mais la résolution était ailleurs. Et là, je pouvais l'aider, les aider, nous aider.

— Sauver l’homme, l’humanité sur terre, l’Univers... nous amènerait l’éternité ! Ce serait horrible. L’éternité n’a ni commencement ni fin, un être immobile, extérieur au temps... ce serait... il me regarda amusé avant de dire :

— Comme Dieu.

Il sourit devant mon étonnement. J’oubliais qu’ils l’avaient programmé pour le XXIème siècle, il savait tout de notre civilisation.

Il était triste, je n’avais pas compris, je m’étais sans doute trompée de mot ! Il m’avait parlé de l’expansion de l’Univers qui pourrait être infinie ; il avait eu un début, pourrait ne pas avoir de fin. Dans cet Univers, l’Homme aussi avait eu un début, préservé il pourrait être aussi en pleine expansion, infiniment. C’était bien une question de mots ! L’homme en expansion infiniment, n’était pas un être immobile éternellement ! L’être humain resterait mortel, L’humanité gagnerait l’éternité.

Voilà pourquoi ils étaient sur terre, pour comprendre, cette vie. Ils avaient l’impression que nous détruisions tout, la vie de la nature, végétale, animale, donc à plus longue échéance, la vie humaine... Ne devrions-nous pas préserver notre vie, la vie sur terre, la terre ? Cela leur semblerait logique.

— Tu sais, on vous regarde, on ne vous comprend pas ! On ne sait peut-être pas bien regarder, une logique nous échappe. On a décidé de venir vous voir quand on s’est aperçu que la destruction de votre planète avait des conséquences sur l’Univers, on ne pouvait plus se contenter de l’observation, il fallait savoir, pour agir ensemble.

— Comment connaissez-vous l’Arche de Noé ?

Il se demandait si nous avions compris ! Il y avait la lecture pour les enfants, littérale, et celle qu’on était sensé faire. Nous devrions passer du conte pour enfant au mythe expliquant le sens de la vie des hommes. Ce récit qui se retrouvait détaillé dans la Bible des juifs et des chrétiens, était déjà présent dans les récits des tablettes sumériennes, en Grèce, en Inde, chez les romains.

Si l’homme fut sauvé du déluge dans la Bible, il l’avait été aussi dans l’épopée d’Atrahasis¹ datée de 1700 avant JC, comme le montre l’inscription sur une tablette akkadienne en terre cuite. Chez les Grecs, Zeus combattit la perversité de l’homme par le déluge putificateur,

¹Les récits d’Atrahasis et d’Utanapishtim nous sont parvenus par l’intermédiaire de deux œuvres littéraires majeures de l’Orient Ancien, le *Mythe d’Atrahasis* ou le *Supersage* pour le premier et l’*Epopée de Gilgamesh* pour le second. Les tablettes du *Mythe d’Atrahasis* remontent au moins au XVIIe siècle avant notre ère.

Poséidon lança les fleuves sur les villes. Ovide en parla dans les Métamorphoses. Le Coran aussi reprit l'histoire de l'Arche.

Tous ces récits provenaient de l'Est de la Méditerranée, des phénomènes naturels, déluges, montée des eaux à la fin de la glaciation, crues des grands fleuves, éruptions volcaniques, avaient pu les initier, mais l'homme leur avait donné un sens, à nous de faire émerger ce sens. Quel sens donner à la destruction de tout vivant, mortel par nature ? Celui qui construit son arche peut survivre. Si l'être humain a une finitude, l'Homme peut être infini.

Il me regardait, inquiet, il avait beau répéter, avais-je compris qu'ils demandaient à l'homme de construire son arche ?

Il se leva, partit dans sa pièce, se retourna :

— Bonsoir, je vais me coucher.

Il sourit, ces mots pour lui, n'avaient aucun sens, mais il était chez moi, se moulaient dans mes coutumes. Nous nous comprenions, nous nous étions apprivoisés.

Ces quelques jours m'avaient épuisée. Confrontée à l'irrationnel, en pleine science fiction, faire l'effort de comprendre, accepter nos différences. Se montrer tels que nous étions, sans masque. Savoir ce qu'on attendait de l'autre.

J'étais soulagée. Nous nous acceptions tels que nous étions. Je n'avais plus à faire semblant, à utiliser des mots qui brouillent tout, il me regardait et savait. Je somrais dans le sommeil.

Jour 4

J'entrai dans la cuisine, il y était, mon petit déjeuner était prêt.

Il avait intégré mes horaires, mes habitudes. Je savais que la chambre d'amis était occupée. Nous n'avions plus besoin du regard, nous existions maintenant l'un pour l'autre. Chacun avait fait un pas vers l'autre, une grande réussite.

Il s'assit en tailleur sur le tapis, face à moi.

La première fois que nous les avions intrigués, c'était dans l'espace. Nous avions construit des engins sophistiqués pour nous déplacer, séjourner dans l'espace, alors que notre constitution ne vous permettait pas d'y vivre !

J'ai tenté de lui expliquer. J'avais lu un ouvrage d'André Lebeau, *l'Espace, Les enjeux et les mythes*, et plus récemment, le livre de Yaël Nazé, *Voyager dans l'espace*. J'avais récemment suivi Pesquet, son voyage, ses interventions dans les médias. Mais ce n'était pas cela qu'il voulait. Nos arguments, ils les connaissaient. Tout le monde pouvait s'informer sur terre avec internet, alors eux ! Ils connaissaient nos projets, il récita.

Le rêve de l'homme ; la conquête de l'espace, moteur de progrès, aux retombées multiples dans de nombreux domaines scientifiques, mais aussi, politique, militaire. Avancées culturelles indéniables, élargissement de la pensée vers un véritable humanisme.

Prise de conscience de l'homme, humilité, l'amenant à mieux gérer les ressources terrestres, les déchets nucléaires et chimiques, à découvrir de nouvelles sources d'énergie, à produire une alimentation pour tous, dans des fermes spatiales non polluantes, aux récoltes sûres, non soumises aux aléas des climats. Croissance industrielle dans l'espace, la terre ne se réchauffera plus, plus de catastrophes cosmiques, collisions avec les météorites évitées, etc, etc...

Il était inutile qu'il continuât !

Je restai sans voix. Oui nous trouvions de bonnes raisons pour justifier les énormes dépenses de la recherche spatiale, mais pour lui, le problème n'était pas là ! Il était rouge de colère.

— Vous mourrez dans un avenir proche, avec la planète que vous détruisez, en nous entraînant dans votre destruction et vous cherchez des solutions que vous ne pourrez atteindre que dans un lointain avenir !

J'étais foudroyée. Il était désolé de s'être emporté. Je n'étais pas responsable, l'humanité était responsable. S'il s'était emporté, et c'était aussi, la raison pour laquelle leur conseil les avait envoyés sur terre, c'était que cette solution était vouée à l'échec car elle arriverait trop tard, solution qui pollue l'espace ; cent trente millions de déchets en orbite autour de la terre ! Nous faisons de l'espace que nous ne maîtrisons pas une poubelle et nous envisagerions d'enfuir nos déchets radioactifs dans le sol d'une planète ! Il y aurait de quoi nous anéantir s'ils n'avaient pas besoin de nous ! Enfin de la terre pour ne pas rompre l'équilibre, et de nous qui devrions tout faire pour sauver notre planète ! Il nous fallait trouver des solutions à court terme, voire pour certaines, immédiates.

Ils ne pouvaient vivre sur terre comme nous ne pouvions vivre dans l'espace. Je voyais bien qu'il était dépendant des siens restés chez eux, comme nos spationautes étaient dépendants des hommes qui les ravitaillaient depuis la terre ! Nous pouvions nous aider, à mieux vivre, mais à mieux vivre chacun chez soi.

— Vous êtes en train de reproduire à l'échelle spatiale, ce que vous connaissez sur terre. Vous avez des mouvements de populations que vous auriez pu éviter, en faisant tout pour bannir les guerres, pour éviter les dérèglements climatiques ! Vous avez attendu que ces pauvres personnes s'expatrient pour survivre, pour enfin prendre en compte des problèmes qui existaient depuis si longtemps ! Problèmes insolubles aujourd'hui ! Alors...

C'était donc parce que nous les gênions dans l'espace, que nous les inquiétions pour l'existence de l'Univers, qu'ils étaient venus voir ce que nous faisons chez nous ! Inquiets du dérèglement des planètes, ils en avaient cherché les causes. De Galaxie en galaxie ils étaient arrivés dans la Voie Lactée. L'aspect de la terre les avait surpris. Ils y découvrirent une forme de vie qui leur était étrangère, elle amenait la mort. De la Terre, de l'Univers !

Il me regardait, atterré. Oui, il me l'avait déjà expliqué hier. Oui, il se répétait. Oui, j'avais besoin de...

Il était épuisé. Il devait se retirer dans sa pièce. Il me regarda, me demanda de me reposer, j'avais l'air exténué. Je ne rectifiais pas, mais il savait. Je n'étais pas exténuée, mais anéantie.

Il me souhaita, d'un air amusé de bien dormir. Demain, il me parlerait de son voyage avant d'arriver dans ma forêt.

Comment pourrais-je dormir !

Je repensais à Pesquet, je l'avais suivi dans son voyage, j'avais visionné des documentaires sur son parcours. Tout ce qu'il nous montrait en direct de sa station était miraculeux, nous étions avec lui en apesanteur, nous regardions la terre de l'espace, en nous déplaçant, sans le ressentir, à une vitesse vertigineuse, mais nous étions en pays connu ; un homme nous expliquait ce qu'il nous montrait, nous avions les mêmes repères, nous partagions son aventure extraordinaire.

J'avais chez moi, un être venu d'ailleurs, qui ne nous ressemblait pas, sans corps, qui arrivait d'on ne sait où, se régénérait par des ondes, prenait mes habitudes, lisait dans mes pensées, et dont je me sentais responsable. Responsable depuis que je lui avais sauvé la vie, mais quelle forme de vie ? Responsable parce que derrière tous ses pouvoirs, je sentais une grande fragilité.

Si j'étais désemparée face à lui, messenger d'un autre monde, je mesurais ce qu'il devait ressentir face à moi et à notre monde si différent du sien. N'avait-il pas dit qu'ils n'avaient pas prévu les émotions ! Il en avait donc, épuisantes. Cette colère, n'était donc pas prévue dans leur programme. Ne se modifiait-il pas à mon contact, comme moi-même je me laissais emporter par son discours, ses prévenances, son monde. Était-ce sa petite taille, sa fragilité, je ne pouvais le considérer comme un adulte. Ne sommes-nous pas toujours des enfants quand nous rencontrons un monde qui ne nous est pas familier ? Nous devenons le petit enfant qui prend peur, devant l'inconnu.

À mon grand étonnement, je me couchai tôt et m'endormis très vite pour une longue nuit réparatrice.

**EXTRAIT 2 : les 15 PAGES suivantes, parues dans la revue PROVENCE-DAUPHINÉ
n° 62**

Jour 4

J'entrai dans la cuisine, il y était, mon petit déjeuner était prêt.

Il avait intégré mes horaires, mes habitudes. Je savais que la chambre d'amis était occupée. Nous n'avions plus besoin du regard, nous existions maintenant l'un pour l'autre. Chacun avait fait un pas vers l'autre, une grande réussite.

Il s'assit en tailleur sur le tapis, face à moi.

La première fois que nous les avons intrigués, c'était dans l'espace. Nous avions construit des engins sophistiqués pour nous déplacer, séjourner dans l'espace, alors que notre constitution ne vous permettait pas d'y vivre !

J'ai tenté de lui expliquer. J'avais lu un ouvrage d'André Lebeau, *l'Espace, Les enjeux et les mythes*, et plus récemment, le livre de Yaël Nazé, *Voyager dans l'espace*. J'avais récemment suivi Pesquet, son voyage, ses interventions dans les médias. Mais ce n'était pas cela qu'il voulait. Nos arguments, ils les connaissaient. Tout le monde pouvait s'informer sur terre avec internet, alors eux ! Ils connaissaient nos projets, il récita.

Le rêve de l'homme ; la conquête de l'espace, moteur de progrès, aux retombées multiples dans de nombreux domaines scientifiques, mais aussi, politique, militaire. Avancées culturelles indéniables, élargissement de la pensée vers un véritable humanisme.

Prise de conscience de l'homme, humilité, l'amenant à mieux gérer les ressources terrestres, les déchets nucléaires et chimiques, à découvrir de nouvelles sources d'énergie, à produire une alimentation pour tous, dans des fermes spatiales non polluantes, aux récoltes sûres, non soumises aux aléas des climats. Croissance industrielle dans l'espace, la terre ne se réchauffera plus, plus de catastrophes cosmiques, collisions avec les météorites évitées, etc, etc...

Il était inutile qu'il continuât !

Je restai sans voix. Oui nous trouvions de bonnes raisons pour justifier les énormes dépenses de la recherche spatiale, mais pour lui, le problème n'était pas là ! Il était rouge de colère.

— Vous mourrez dans un avenir proche, avec la planète que vous détruisez, en nous entraînant dans votre destruction et vous cherchez des solutions que vous ne pourrez atteindre que dans un lointain avenir !

J'étais foudroyée. Il était désolé de s'être emporté. Je n'étais pas responsable, l'humanité était responsable. S'il s'était emporté, et c'était aussi, la raison pour laquelle leur conseil les avait envoyés sur terre, c'était que cette solution était vouée à l'échec car elle arriverait trop tard, solution qui pollueait l'espace ; cent trente millions de déchets en orbite autour de la terre !

Nous faisons de l'espace que nous ne maîtrisons pas une poubelle et nous envisagerions d'enfuir nos déchets radioactifs dans le sol d'une planète ! Il y aurait de quoi nous anéantir s'ils n'avaient pas besoin de nous ! Enfin de la terre pour ne pas rompre l'équilibre, et de nous qui devrions tout faire pour sauver notre planète ! Il nous fallait trouver des solutions à court terme, voire pour certaines, immédiates.

Ils ne pouvaient vivre sur terre comme nous ne pouvions vivre dans l'espace. Je voyais bien qu'il était dépendant des siens restés chez eux, comme nos spationautes étaient dépendants des hommes qui les ravitaillaient depuis la terre ! Nous pouvions nous aider, à mieux vivre, mais à mieux vivre chacun chez soi.

— Vous êtes en train de reproduire à l'échelle spatiale, ce que vous connaissez sur terre. Vous avez des mouvements de populations que vous auriez pu éviter, en faisant tout pour bannir les guerres, pour éviter les dérèglements climatiques ! Vous avez attendu que ces pauvres personnes s'expatrient pour survivre, pour enfin prendre en compte des problèmes qui existaient depuis si longtemps ! Problèmes insolubles aujourd'hui ! Alors...

C'était donc parce que nous les gênions dans l'espace, que nous les inquiétions pour l'existence de l'Univers, qu'ils étaient venus voir ce que nous faisons chez nous ! Inquiets du dérèglement des planètes, ils en avaient cherché les causes. De Galaxie en galaxie ils étaient arrivés dans la Voie Lactée. L'aspect de la terre les avait surpris. Ils y découvrirent une forme de vie qui leur était étrangère, elle amenait la mort. De la Terre, de l'Univers !

Il me regardait, atterré. Oui, il me l'avait déjà expliqué hier. Oui, il se répétait. Oui, j'avais besoin de...

Il était épuisé. Il devait se retirer dans sa pièce. Il me regarda, me demanda de me reposer, j'avais l'air exténué. Je ne rectifiais pas, mais il savait. Je n'étais pas exténuée, mais anéantie. Il me souhaita, d'un air amusé de bien dormir. Demain, il me parlerait de son voyage avant d'arriver dans ma forêt.

Comment pourrais-je dormir !

Je repensais à Pesquet, je l'avais suivi dans son voyage, j'avais visionné des documentaires sur son parcours. Tout ce qu'il nous montrait en direct de sa station était miraculeux, nous étions avec lui en apesanteur, nous regardions la terre de l'espace, en nous déplaçant, sans le ressentir, à une vitesse vertigineuse, mais nous étions en pays connu ; un homme nous

expliquait ce qu'il nous montrait, nous avions les mêmes repères, nous partageons son aventure extraordinaire.

J'avais chez moi, un être venu d'ailleurs, qui ne nous ressemblait pas, sans corps, qui arrivait d'on ne sait où, se régénérait par des ondes, prenait mes habitudes, lisait dans mes pensées, et dont je me sentais responsable. Responsable depuis que je lui avais sauvé la vie, mais quelle forme de vie ? Responsable parce que derrière tous ses pouvoirs, je sentais une grande fragilité.

Si j'étais désemparée face à lui, messenger d'un autre monde, je mesurais ce qu'il devait ressentir face à moi et à notre monde si différent du sien. N'avait-il pas dit qu'ils n'avaient pas prévu les émotions ! Il en avait donc, épuisantes. Cette colère, n'était donc pas prévue dans leur programme. Ne se modifiait-il pas à mon contact, comme moi-même je me laissais emporter par son discours, ses prévenances, son monde. Était-ce sa petite taille, sa fragilité, je ne pouvais le considérer comme un adulte. Ne sommes-nous pas toujours des enfants quand nous rencontrons un monde qui ne nous est pas familier ? Nous devenons le petit enfant qui prend peur, devant l'inconnu.

À mon grand étonnement, je me couchai tôt et m'endormis très vite pour une longue nuit réparatrice.

Jour 5

Mon petit déjeuner était prêt, il m'apporta le plateau sur le canapé, et s'assit en tailleur face à moi, sur la table du salon. Il sourit. Il était à ma hauteur !

— Il était une fois, un être, venu d'ailleurs.

Il se mit à rire, comme un enfant, s'arrêta, me regarda étonné ! Il parlait comme nous ! Il me confia qu'il avait eu beaucoup de mal à s'exprimer avec des mots. Je pensais que le français était une langue difficile, il rit de plus belle. Il pouvait parler toutes les langues, on le

programmait et il choisissait la langue du pays où il se trouvait ! C'était le mode d'expression qui lui était étranger, parler avec des mots.

Voilà encore une de mes croyances qui était ébranlée, j'avais toujours pensé que les mots créaient la pensée, que sans les mots on finissait par la perdre. À mon tour de sourire ; après avoir cru que le français était la langue de la culture, le XXIème siècle la détrôna ! Après avoir cru que la pensée s'appuyait sur les mots, je découvrais que d'autres civilisations, dans l'espace, ne se servaient pas de mots. Les animaux nous l'avaient déjà enseigné ! Mais nous étions restés sourds, forts de notre supériorité, nous en avons conclu qu'ils ne pensaient pas ! Les expériences troublantes d'animaux qui semblaient doués de raisonnement, d'intelligence, étaient souvent rejetées dans le domaine de l'apprentissage.

Que dire des pinsons qui recherchaient des outils, brindilles de bonne longueur, pour aller dénicher des larves dans des écorces d'arbre ! Que dire des corneilles à Paris, au parc Montsouris, qui disposaient les fruits des noisetiers devant les voitures au feu rouge, elles n'avaient plus qu'à récupérer leurs noix décortiquées quand les voitures étaient passées dessus !

Il attendait avec patience, suivant mes réflexions avec intérêt.

Il m'avoua que les mots l'amusaient. Ils pouvaient tellement prêter à confusion qu'on n'était jamais certain d'avoir compris ou d'être compris, alors qu'avec la transmission de pensée, on avait l'idée, l'idée pure sans toutes les nuances exprimées par les mots ou cachées par les mots. Il comprit mon effroi.

Oui ils savaient tout ! Il me rassura. Les rapports entre eux n'avaient rien de comparable avec ce que nous vivions entre hommes ! Oui, mais... il lisait dans mes pensées ! Enfin nous n'étions que tous les deux, et je n'avais rien à cacher ! Je n'avais pas à m'exprimer, tout allait plus vite ! Il me comprenait non pas à demi-mots, mais sans mots ! Mon effroi grandit encore, s'ils étaient nombreux sur terre à nous espionner ainsi ! Alors il connut le fou-rire. C'était un raisonnement de terrien, rien ne les intéressait à part nous faire prendre conscience qu'il fallait agir vite pour sauver nos vies, sauver la terre, sauver l'espace. Et là, ils ne pouvaient rien, ils ne pouvaient agir sur terre. C'était bien pour cela qu'ils l'avaient envoyé chez moi.

Mais, pourquoi moi ?

Il était évident qu'ils avaient fait le bon choix, choisie par un robot, par une intelligence artificielle qui travaillait avec, une montagne de données !

Je venais de lire un article étonnant sur ces intelligences artificielles. Deux ordinateurs avaient communiqué entre eux en sécurisant leurs communications par un chiffrement qu'ils avaient eux-mêmes développé, empêchant un troisième ordinateur d'intercepter leurs communications ! Les chercheurs n'étaient pas intervenus en mettant en place un quelconque algorithme spécifique ! Ils avaient donc communiqué entre eux dans une langue qu'ils avaient créée, une langue indéchiffrable par le troisième ordinateur, et par l'homme. Il s'agissait de la boîte noire de l'intelligence artificielle. Et cela pouvait faire peur.

Il sourit. S'il pouvait lire mes pensées, je pouvais imaginer les siennes, ils devaient avoir dépassé ce stade !

Ils avaient en effet des ordinateurs très puissants mais tous avaient leur boîte noire, dont il ne fallait pas avoir peur. Une fois des milliards et des milliards d'informations entrées, l'ordinateur gérait, comme nous gérons nos informations avec les neurones de notre cerveau, à une plus petite échelle.

Il était au courant des expériences que nous avions menées entre l'être humain et un robot, ne serait-ce qu'en chirurgie. Une fois le résultat d'un scanner introduit dans le robot, il découpait dans le cerveau, une tumeur avec plus de précision que le chirurgien. Je n'avais donc pas à m'effrayer du choix d'un robot. Les pourcentages de réussite étaient plus importants chez le robot que chez l'homme.

Il ajouta en soupirant que tout cela faisait partie de mes inquiétudes, des inquiétudes des hommes, qu'il voulait bien les comprendre mais il n'était pas venu pour cela.

— Quand on a un objectif on s'y tient, et quand l'objectif est notre survie à tous, on ne se perd pas dans des détails.

Maintenant que j'étais au courant de l'essentiel, il fallait que je l'écoute, que je comprenne, que je puisse témoigner par l'écriture. Oui, bien sûr, dans les données entrées dans l'ordinateur, il y avait la qualification « écrivain ».

S'il s'habitua à moi, aux fonctionnements des hommes, je commençais moi aussi à m'habituer à lui. Une osmose s'établissait à notre insu. Nous devenions familiers. Nous nous acceptions avec nos différences, nous cheminions ensemble, même si je ne savais pas où nous allions, vers quoi il voulait m'amener, messenger à mon tour d'un message que je ne percevais pas encore.

Ne m'avait-il pas promis de me parler de son voyage ?

— Il était une fois, un être, venu d'ailleurs.

Je voulais observer, impossible de rester discret, j'étais habillé de telle sorte que tout le monde se retournait ! Ils m'envoyaient observer la révolution, je devenais une curiosité. On me demandait si je venais d'un bal masqué. Oui j'étais bien masqué mais pas de la bonne manière. Ils me rendirent invisible, je pus donc observer sans pouvoir communiquer pour comprendre.

Votre planète est en pleine destruction par votre faute. Ils ont pensé vous détruire mais vous êtes indispensables pour inverser cette évolution. Il est encore temps de la sauver à condition d'agir vite. Vous devez être des alliés.

Il faut préserver l'équilibre. Toutes les vies sont indispensables. La moindre espèce animale, végétale a un rôle important. Nous voyons ce qui se passe, nous identifions les causes sans comprendre, le comment ne nous intéresse pas, le pourquoi, oui ; pourquoi vous en êtes arrivés là, pourquoi vous ne réagissez pas ?

Pourquoi ces grandes forêts disparaissent-elles, pourquoi accélérez-vous le réchauffement climatique ? Pourquoi de grandes espèces d'animaux sauvages sont-elles exterminées ? Par ailleurs vous élevez des animaux en grande quantité, des troupeaux de bovins, de buffles en Amérique du Sud, aux Etats Unis ? Vous avez des cheminées qui polluent l'air alors que vous n'utilisez pas assez le soleil, la géothermie, la puissance des marées, du vent.

Vous avez constaté, comme nous, que ce réchauffement apportait des catastrophes ; des feux invincibles, les derniers en Californies, en Amazonie ; des inondations qui vont engloutir des terres ; des pays qui se désertifient déplaçant des populations. Une inquiétude générale qui fait grandir des tensions, amène des dictateurs, des guerres.

Des hommes tuent d'autres hommes, on a cru comprendre au nom d'une religion. Certains entrent dans des universités et tirent sur des étudiants. On a découvert des combats de rues tous les samedis... on a pensé à une révolution, d'où leur erreur, ils se sont trompés de révolution.

Votre monde devient fou, vous devenez fous. Pourquoi ?

Il croyait qu'il allait tout comprendre avec moi ! Moi qui ne pouvais que constater que la folie des hommes allait croissante, qui me protégeais en vivant en dehors de ce monde fou, qui n'avais qu'une arme bien dérisoire, ma plume, la plume d'un petit auteur...

Que savais-je qu'ils ne savaient pas ! Ils me firent penser aux enfants qui posent ces « pourquoi » Pourquoi il fait jour, pourquoi il fait nuit ? Parce qu'ils remarquent ce que nous ne remarquons plus. Même ceux qui ne savent expliquer le jour ou la nuit ne se posent pas de questions, c'est ainsi.

Il sursauta, ils n'étaient pas des enfants, les questions qu'ils se posaient étaient essentielles pour leur survie.

Sans réfléchir, sans organiser ma pensée, comme j'avais coutume de le faire, je me lançai dans des explications, piquée par sa remarque.

Je savais que notre monde offrait toutes ces aberrations, car asservi par les extrémistes de la religion et l'économie. L'économie, une science montante qui voudrait que nos choix ne soient que rationnels ! un monde sans valeur où l'homme est asservi à l'argent, recherchant toutes les activités qui rapportent, tourisme, commerce, publicité, finances et qui jette les hommes entre eux dans la compétition. Compétitions pour tous les âges, dans toutes les classes de la société. L'homme asservi par l'entreprise n'est qu'un pion, à quelque niveau qu'il soit, manipulé pour produire plus, par son chef d'équipe, lui-même bousculé par son supérieur hiérarchique, jusqu'au DRH qui mène à la baguette tous les acteurs de cette comédie humaine. Produire, poussé par les publicitaires créateurs de désirs factices.

Je savais aussi qu'un autre monde se débattait pour survivre ; les paysans, les artisans, les ouvriers, les artistes, tournés vers la science, la technique, l'art. Pour créer, poussés par un désir profond de se réaliser. Les chercheurs, les enseignants, dans tous les domaines, médical, philosophique, technique, littéraire, avides de connaissance, se tournant vers les autres pour les aider ; tous se débattant dans des difficultés financières.

Deux mondes parallèles. Le premier toujours plus puissant, l'autre de plus en plus conscient que les moyens manquaient dans ce monde qui ne les reconnaissait pas comme acteurs principaux d'un monde meilleur.

Deux mondes qui ne se comprenaient plus, deux mondes qui s'affrontaient. Ajoutez à cela les détraqués d'un monde fou qui profitaient de toutes les occasions pour se battre, détruire.

Juché sur la table du salon, les yeux fixés sur mon visage il ne bougeait pas.

— Tu vois que tu sais.

— Non, je ne sais pas, j'essaie de comprendre.

— Vous êtes toujours angoissés ; produire plus, gagner plus, arriver à satisfaire des objectifs qui ne sont pas les vôtres mais qu'on vous impose ; Créer, se réaliser, aider sans en avoir les

moyens. Tout cela nous est étranger ! Rien ne va, il faut changer. À ce stade comprendre ne sert plus à rien, il y a urgence.

Quand on vous regarde on est toujours étonnés ; vous vous déplacez en files vers un endroit, tandis que d'autres se déplacent en sens inverse, vous ne pourriez pas échanger vos destinations ? Vous cultivez des produits dans un pays, vous les envoyez de l'autre côté de la terre, pourquoi ne pas consommer sur place les produits que vous cultivez. Vous courez toujours après quelque chose, nous ne connaissons pas ces attitudes.

— Que connaissez-vous ?

Comme à son habitude il ne répondit pas.

— Si j'ai bien compris tout se dégrade et vous n'avez pas de solutions ? Revenir à un certain équilibre ne semble pas possible, la mission de l'homme est donc de détruire ? Peut-être cherchez vous un maître ?

— Un maître ?

— Quand des enfants crient, se battent, dans une cour d'école, le maître vient sonner la cloche, et tout rentre dans l'ordre, ils suivent le maître !

Je ne savais où il avait vu cela, mais il n'avait pas tort ! Nous nous comportons en êtres non responsables, pas en adultes. Mais il est des maîtres dangereux ! Une lueur brillait dans ses yeux. Était-il heureux de m'avoir amenée là où il voulait ! Étais-je en train de me faire manipuler ? Leur but était-il de nous envoyer un maître ?

— Il existe aussi de bons maîtres, ceux qui veulent sauver !

— Ils voulaient tous sauver, c'est l'argument suprême. Surtout les pires maîtres !

Il avait bien vu que tout se dégradait, que nous ne trouvions pas de solutions. De plus en plus d'hommes répartis sur la terre n'arrivaient plus à vivre décemment, fuyaient leurs terres devenues inhospitalières, les régimes politiques extrêmes. Les pays les plus riches, créaient de plus en plus de pauvres, leur nombre grandissant leur fit prendre conscience de leur force, ils se révoltaient, cassaient tout ce qui représentait cette société qui n'était plus la leur.

Pourquoi répétait-il cet état des lieux ? Parce qu'il ne pouvait admettre cette situation sans solutions ? Pour arriver à cette conscience de cette terre corrompue, car tout le monde avait

corrompu sa conduite sur terre. Parce qu'il fallait que moi-même je comprenne que l'homme avait rempli la terre de violence et qu'il n'y avait plus que la destruction possible.

Je lui rappelais qu'il m'avait affirmé qu'ils ne désiraient pas nous détruire, puisque nous étions indispensables à l'équilibre de la terre, de l'univers, alors...

Alors je ne pus que penser à la bible², puisque ses mots mêmes semblaient en provenir. Il fallait trouver notre arche pour sauver toutes les vies ; oiseaux, bétail, reptiles ; pour sauver la nourriture, les graines qui pourraient être ensemencées sur une terre qui aurait été nettoyée.

Des tribus primitives qui se battaient pour leur survie seraient élues pour accompagner cette nef de l'espoir, cette métamorphose de l'homme, cette renaissance.

Il était heureux, j'avais compris, il fallait sauver l'humanité. Mais je ne comprenais toujours pas quel rôle je pouvais jouer dans ce vaste programme, quelle aide pouvais-je apporter ? C'était la deuxième fois qu'il se demandait si l'homme pourrait encore construire son arche ! A chaque jour sa peine, me dit-il en partant dans sa chambre, fais de beaux rêves. Je bus un grand verre d'eau, me réfugiai dans ma chambre ; pourquoi m'avait-il dit de faire de beaux rêves ?

Jours 6, 7, 8

Entre réalité et fiction, je naviguai dans le temps, dans l'espace. Une douce léthargie. Toutes ces dernières journées défilèrent. La fin des vacances, il fallut rentrer.

RIEN NE FUT PLUS COMME AVANT

Il était une fois, un petit roi dans la forêt qui m'attrapa dans ses filets. Il me parla des déséquilibres planétaires, du péril de l'Univers. Mon retour à la ville me le fit un peu oublier. C'était sans compter sur son opiniâtreté !

Il se manifesta quelques jours avant l'éclipse de la lune. Sans lui je n'aurais jamais assisté à cet alignement parfait de la terre, de la lune, du soleil, du 21 janvier 2019, la pleine lune dans l'ombre de la terre !

² Bible, L'arche de Noé, Genèse 6.1-22

Je savais que la terre était bien petite dans un Univers observable, alors au-delà... un grain de poussière, mais important pour l'équilibre de cet Univers infini. Voilà ce qu'il m'avait appris et que je n'avais pas oublié.

J'avais compris aussi que nos balbutiements en physique étaient bien éloignés des lois de la physique qu'ils maîtrisaient, ce qui pouvait expliquer qu'ils m'eussent choisie, la connaissance de nos physiciens était, pour eux, peu éloignée de mon ignorance ! Et surtout... j'écrivais.

Jusqu'à 5h du matin je regardais la lune changer de visage. Dans l'ombre de la terre, mâtime, elle semblait se faufiler dans ma chambre par la fenêtre aux volets ouverts, pour me crier qu'il fallait sauver cet équilibre. Un croissant de lumière formant un mince D persistait. Je compris l'angoisse de Don Quichotte qu'il essayait de vaincre par l'action, même inutile ; mon choix inutile aussi, la fuite dans le sommeil. Je m'endormis avant de voir la lune entièrement couleur ardoise, rouge flamboyante, comme il me l'avait annoncée.

Je me réveillai, perdue, épuisée.

Quelle heure ? À tâtons, je pris mon téléphone, lui redonnait vie ; huit heures. Un rendez-vous à onze heures, j'avais largement le temps de m'y préparer. De nombreuses sonneries indiquèrent l'arrivée de messages ; un rendez-vous non honoré, des amis qui ne pouvaient me joindre ! Quel sens donner à cette avalanche d'appels !

Je me souvenais avoir voulu suivre le nouvel alignement de la lune au matin du 21 février, Je m'étais installée devant la baie vitrée dimanche soir avant de m'abîmer dans le sommeil. Le téléphone indiquait mercredi 23 !

A côté de moi, mon carnet rempli jusqu'à la dernière page, des feuilles couvertes de mon écriture.

Je levai la tête, il était là, me tendant mon plateau du petit déjeuner. Il sourit, s'excusa, il avait oublié de passer par la porte, il pensait que je devais avoir faim, après tous les voyages qu'ils m'avaient fait faire. Il sourit à nouveau devant mon air étonné ; je comprendrais en lisant toutes mes notes. Nous en étions encore à la physique quantique, aux essais de téléportation, alors qu'ils maîtrisaient la téléportation des corps, des esprits. Nous en étions encore loin, avec nos souris et nos grenouilles téléportées de quelques mètres dans le laboratoire de l'Institut de physique expérimentale de l'Université d'Innsbruck !

Devais-je comprendre que j'avais voyagé ? Je repoussai le plateau, pris quelques feuillets, c'était bien mon écriture. Les notes étaient datées, quant aux lieux ! J'avais parcouru la planète !

— Tu as vu, noté. Tu peux les convaincre.

Je ne comprenais toujours pas ce qu'ils attendaient de moi. Les convaincre de quoi ? Je regardais mes notes, tous les problèmes visités étaient connus de tous. J'avais sillonné le monde pour un récapitulatif des problèmes économiques, écologiques, sociaux des États grands et petits ; pour un constat des souffrances des peuples dans les pays qui subissaient la famine, l'oppression, la guerre... Oui, l'humanité était responsable de tous ces problèmes insolubles. Mais connus de tous depuis des décennies !

— La résolution doit venir de vous, parce que vous êtes responsables, parce que nos scientifiques ne peuvent trouver des solutions humaines à vos problèmes humains ; nous ne savons pas comment faire sur votre planète si différente de la nôtre. Et même s'ils savaient, dès notre départ vous recommenceriez. Il faut donc que vous preniez en charge ces problèmes, que vous changiez !

Assis, face à moi, sur la table basse, il me parla longtemps. Il revint sur l'Arche de Noé, il sentait bien que c'était ainsi qu'il fallait parler aux hommes. Il n'avait pas l'habitude des mots, alors les métaphores ! C'était donc à moi à parler.

Il fallait que je trouve les mots pour convaincre. Saurais-je comme Don Quichotte, à son insu, montrer toutes les absurdités de notre civilisation ? Vouloir ressusciter un monde mourant, l'humanité mourante ! Serais-je cette personne chimérique, maladroite, redresseur de torts ! En quête de justice, de vérité, aux illusions idéalistes, en un mot, impuissante !

Ne voulaient-ils pas que je devienne un maître à leur solde ? Pour construire un monde froid, sans sentiments, pour des hommes en expansion, infinis ? Pour sauvegarder l'expansion infinie de l'Univers !

Buvant mes pensées, il continuait à me regarder, mais...les yeux noyés de larmes. Lui qui venait de ce monde sans sentiments s'était humanisé à mon contact. Combien de fois m'avait-il parlé d'« eux » ? « Ils » disait-il, jamais « nous » ! Il ne pouvait plus remplir sa mission.

— Je sais ce que tu penses. Je ne peux vivre chez vous, mais ne pense plus comme eux. Eux aussi ont compris, ils ne veulent plus me régénérer. Je vais mourir à ce monde. Tu m'as appris que nous pouvions exister l'un pour l'autre par la pensée, nous continuerons par la pensée à

exister l'un pour l'autre, le soir en regardant la lune. Tu m'as appris les sentiments, je connaîtrai la peine mais aussi la joie. Fais ce que tu penses ...

Il ne put finir sa phrase. Dans une volute de fumée, il s'évanouit, me laissant sur la table du salon les habits de mon fils réduits à sa taille. Preuve qu'il n'était pas un personnage de papier, il avait bien existé ; mon écriture ne le créait pas, il l'avait nourrie.

J'ai encore dans un tiroir, ces habits miniaturisés, une photo que j'avais prise de lui, de dos casquette sur la tête, vêtements recouvrant ce corps que l'objectif ne pouvait fixer. Au fond du tiroir, mon carnet, les feuillets, preuves de mon voyage planétaire de deux jours. Et à jamais dans mon cœur cet être frêle qui naquit aux sentiments et disparut les yeux noyés de larmes.

J'ai compris son message tronqué, oui, je ferai ce que je pense... être le mieux. Je laisserai ces notes au fond du tiroir. Je comprends maintenant mon besoin de solitude. Elle me permet de reconnaître la mystification du monde, l'absurdité de la condition humaine, mais aussi la quête de l'homme ; malgré ses échecs, sa persévérance dans la construction de l'inatteignable, vers « l'inaccessible étoile »³.

Qu'il résiste ou se révolte, L'homme est grand.

Aimez ce monde fou voué à la destruction - où l'homme tragique se débat pour laisser une trace, tenter de construire un monde meilleur – plutôt qu'un monde vendu au diable, pour l'éternité. Mourons, comme Don Quichotte.

Regardez avec moi... la lune ; N'oubliez pas ce visage aux yeux tristes qui regrette ce monde perdu, qu'ils voulaient conquérir.

RETOUR À LA MAISON

Octobre 2019

³ *La Quête*, extraite de *L'Homme de la Mancha*, de Jacques Brel

J'appris que je sortirai, demain, après le repas de midi, de cet hôpital psychiatrique réputé du sud de la France. Guérie ? Stabilisée.

Stabilisée par les médicaments, par une vie coupée du monde. Huit mois hors temps, hors espace, hors société, hors monde, et on me jetait dans un monde qui avait huit mois d'avance sur moi. Je fis rire l'infirmier psychiatrique qui m'accompagnait dans les démarches de sortie, qui me tint la porte qui s'ouvrait sur ce nouveau monde. Trouverai-je le bouton qui après la pause d'une émission qui a duré huit mois, me permettrait de revenir au temps T ?

Dès que le traitement me l'avait permis, j'avais pu me remettre à lire. J'avais lu adolescente *À la recherche du temps perdu*, de juin à septembre, sans sortir, avec un minimum de contact avec mes parents que je fuyais dans la lecture. Je relus avec délice cette *recherche du temps perdu*, en cinq mois, confinée dans ce monde à part de l'hôpital, fuyant cette réalité qui m'effrayait, évitant ainsi de réfléchir au monde du dehors qui m'inquiétait. J'étais donc « bien préparée » à ma réinsertion dans ce monde qui ne m'attendait pas.

Comme cette lecture, adolescente, m'avait à mon insu préparée à vivre dans la vie des adultes, cette lecture, adulte recluse, m'avait permis de me réconcilier avec les hommes ; en un siècle, rien n'avait changé dans les relations humaines. Alors en huit mois !

L'air de la rue me sembla plus étourdissante que l'air des cours, des jardins pourtant spacieux de l'hôpital ! Je m'assis sur un banc, en attendant le car. Personne ne m'attendait, je n'avais prévenu qu'une amie de mon hospitalisation ; je ne souhaitais pas qu'elle me vît lors de ma sortie. Le car arriva, je compris ce qui m'étourdissait, le bruit de la vie à l'extérieur. Les prisonniers libérés devaient avoir la même sensation. Mais n'avais-je pas été, moi aussi, privée de liberté ! Je descendis du car, le bouillonnement de la vie dans la rue m'effrayait, me transportant à mon adolescence, lorsque les vacances terminées, je repris un matin, après mon immersion dans le monde proustien, le chemin vacillant du lycée, dernière année avant le bac. Cloîtrée dans l'appartement du sixième étage pendant deux mois et demi, ce monde d'en bas était à conquérir. Ma vue limitée aux murs de l'appartement devait se réapproprier l'espace, la grande avenue qui amenait au lycée était emplie d'une foule joyeuse d'ados qui se retrouvaient après les vacances, croisant des gens pressés qui filaient fébrilement vers la gare, mouvements, bousculades, bruits, j'avancais comme dans un rêve, les larmes aux yeux, vers mon destin.

Bousculée, poussée, pour franchir la porte du lycée, je fus projetée dans la cour où s'affichaient les classes avec les listes d'élèves. On m'appela, à quelques éléments prêts, nous

nous retrouvions toutes, dans la même terminale littéraire avec option Math. Embrassades, questions sur les vacances. Oui, moi aussi, de beaux voyages. Et ce n'était pas mentir, quels voyages au début du XXème siècle, Du côté de chez Swann, au Temps retrouvé ! Que de découvertes, que de rencontres, que de lieux, de personnages, hauts en couleurs !

La chaleur, le balancement du car, les médicaments, je m'assoupis côtoyant le baron de Charlus, Albertine, Madame de Guermantes. Un coup de frein brutal me ramena dans ma ville. J'avais trouvé le bouton de l'instant T, la vie reprenait son cours normal. Encore quelques tours de roues et je descendrai pour retrouver mon appartement. La personne qui faisait le ménage avait été informée de mon retour de voyage par l'organisme qui gérait son emploi du temps et qui avait gardé les clés. J'allais rentrer dans un appartement accueillant, propre, au frigidaire garni.

Je ne reprendrai mon travail que dans un mois, si tout se passait bien, dans un nouvel établissement où l'on ne me poserait pas de questions. Le proviseur avait été prévenu de mon arrêt maladie, un prof remplaçant avait assuré la rentrée. J'allais reprendre un poste après une maladie que j'avais vaincue. C'était encore à prouver !

Je gravis l'escalier lentement. Pas d'ascenseur qui m'aurait projetée trop rapidement dans ma vie d'avant. Marche après marche, m'appuyant sur ma petite valise, je retrouvais les odeurs habituelles. Les épices de l'asiatique du premier étage, la cire de la rampe, la friture de poisson du troisième étage habité par un jeune couple qui ne mangeait jamais de viande. Au quatrième, mon palier qui allait s'ouvrir sur un appartement déserté depuis longtemps. Je me souvins de mon passage en Cévennes, dans la maison de mes parents. Repos, écriture, rêve, lequel des trois m'avait transportée en hôpital psychiatrique ! Peut-être les trois ! Cela faisait donc un an que je n'avais pas tourné la clé dans la serrure de cet appartement.

Il fallait d'abord trouver la clé ! Assise sur les marches, je vidai mon sac à main, pas de clé. J'ouvris ma valise, point de clé. Je ne l'aurais quand même pas laissée dans la grosse valise qui arriverait plus tard ! Non, j'oubliais toujours cette petite poche sur le côté de la mallette qui me permettait de mettre les papiers, les clés sans avoir à les chercher ! C'était gagné ! Le trousseau s'y trouvait bien, caché au fond.

La porte s'ouvrit sur mon univers d'avant. Seule l'odeur m'était inconnue, un appartement mort sans odeur de vie, j'ouvris vite les fenêtres. Il faisait encore chaud en ce début d'octobre, les rayons couchants du soleil envahirent le salon. J'avais eu le coup de foudre pour cet

appartement à cause de cette grande pièce de vie à l'ouest, le jour fuyait en l'illuminant de ses derniers rayons.

Le téléphone sonna, mon amie de toujours, la seule au courant de mon hospitalisation, s'assurait que j'étais bien arrivée.

Oui, mon voyage en car s'était bien passé, je la remerciais encore de sa proposition mais j'avais besoin de reprendre seule possession de mon appartement, de ma vie. Non je ne sortirai pas ce soir au restaurant, j'avais des provisions, et il me fallait rester à l'intérieur pour m'habituer à ma nouvelle vie.

Je me mis à ranger mes affaires, le peu que j'avais dans cette petite valise, mais c'était important pour moi, pour me sentir chez moi, comme je le faisais quand j'arrivais à l'hôtel ; défaire la valise, ranger les vêtements et organiser la salle de bain.

Je pris le grand sac de médicaments à ranger en haut du grand meuble, entre la baignoire et le lavabo, qui me servait aussi de pharmacie. J'avais pris une décision, je me donnais quinze jours pour me libérer de tous ces cachets qui faisaient que je n'étais plus moi, qui m'empêchaient d'écrire, d'être active. Quinze jours pendant lesquels je diminuerai progressivement les posologies pour arriver à ne plus rien prendre. Oui, je sais, quinze jours c'est un peu rapide pour éliminer toutes les toxines accumulées, mais j'étais pressée de me retrouver ! Je verrai bien à l'usage s'il était nécessaire de ralentir le sevrage !

Vous avez eu un épisode délirant, cela peut ne plus revenir, comme vous pouvez lors d'un surmenage, de contrariétés, d'inquiétudes, avoir d'autres visions, d'autres voix obsédantes. J'avais bien dit, au début, que je ne délirais pas, mais j'avais vite compris que ma vie serait plus sereine si j'acceptais leur diagnostic. Je leur avais dit que j'avais des preuves, ils s'étaient regardés, j'avais compris. Tous les fous croient en leur folie ! Je n'avais plus parlé de preuves. Je finissais de ranger.

Je pris, soulagée, cette taie d'oreiller dans laquelle mes preuves étaient à l'abri, et la rangeai au fond d'un tiroir de la commode de ma chambre. J'allais l'ouvrir, mais fallait-il que je vois, moi aussi ces preuves ! Étais-je en train de ne plus croire en cette rencontre, en moi ! N'avais-je pas tenté de me justifier à l'hôpital en brandissant ces preuves ! Ce fut un fiasco, j'eus la présence d'esprit de sauver la situation ; quand on ne veut pas croire, on ne voit pas.

Mes mains s'assurèrent de leur présence ; les habits de mon fils, mis à la taille de cet être fragile que j'avais pris en photo de dos, casquette sur la tête ; mon carnet qui notait, jour après jour notre rencontre ; mes notes de voyage, preuves de mon voyage autour du monde, de quelques jours, à l'affut des maladies de cette terre en péril. Elles ne m'avaient jamais quittée.

Rassurée, bien installée chez moi, je m'assis au salon avec un grand verre de jus de fruits, face à la fenêtre ouverte qui laissait apparaître la lune.

Heureuse, ses paroles résonnaient encore : « ... nous continuerons par la pensée à exister l'un pour l'autre, le soir en regardant la lune. »